

Histoires

de

MARINS

Sauvé in-extremis du peloton

d'exécution

Joseph CABILLIC (d'Audierne)

s'étonne d'être encore en vie !

*Grand-France
26/11/963*

Au physique, Joseph CABILLIC (1) n'a rien du franc-tireur, du conquérant ; plutôt maigre, de stature assez réduite, il souffre même d'une certaine surdité... Les lunettes qu'il porte témoignent d'une autre défaillance. Sans ces imperfections, il eût fait carrière dans l'Armée de l'Air (il a son brevet de pilote) ou dans la Marine Marchande (ayant suivi les cours de l'École des Pêches, il est « capacitaire »). Mais il était probablement écrit que sa route serait continuellement semée d'embûches.

19 février 1941...

— A cinq, on avait projeté de rallier l'Angleterre. Tout était prêt. Le bateau ? La vedette garde-côte, réquisitionnée par les Allemands, mais qui faisait de longues stations derrière le pont d'Audierne (sur le Goyen).

— Votre équipe ?

— Pierre Quéré (négociant en vins), Alain Le Goff, François Corfdir (c'est-à-dire « bras d'acier ») et Gustave Calvez, tous trois marins. Les préparatifs avaient été tenus secrets, naturellement. J'avais même pris la précaution de confectionner un pavillon à croix gammée. En cas de besoin...

— Vous avez été arraisonnés ?

— Plus stupide que cela ! Alors que tout marchait à merveille... la tuile ! Des filets, de simples filets que le vent de noroît avait fait dériver entre deux eaux, sans que personne s'en doute. L'hélice engagée. Impossible de la faire tourner. Pris comme un poisson ! Alors, à coups de couteau, nous tailladons des mailles et des mailles... sans jamais en voir le bout ! Plusieurs heures s'écourent. La fièvre, l'angoisse, l'espoir, le désespoir. Finalement, intrigués, les Allemands lâchent des fusées. Il ne nous reste plus qu'à nous jeter à l'eau. Pour regagner la côte à la nage.

Sept jours de tortures

Dans la modeste buvette où nous sommes attachés, une lumière jaune joue sur les bancs lustrés, marqués par tous les corps qui se sont assis et, franchissant le seuil largement ouvert, la brise de mer vient battre contre les murs. Une odeur d'eau, de sel mord les lèvres en répandant de l'humidité.

— Après l'échec de notre sortie sur la vedette garde-côte, la Résistance s'est organisée. Un soir (il baisse la voix)... Cela se passait au mois de juillet 1944 au cours de la nuit du 27 au 28. Parachutage d'armes à Trévidien en Mahalon (2) Gros arrivage. Les avions avaient largué sur la lande une vingtaine de containers. Il ne s'agissait plus que de les ramasser, d'en charger les charrettes à bras et d'aller les entreposer dans une cachette. Ce qui paraissait sans grand danger. Las ! notre avant-garde rencontre une patrouille allemande et se fait prendre par surprise. Avec ma mitrailleuse, je couvre du mieux que je le peux la trentaine de gars qui acheminent le matériel. Un feu nourri. Mais les munitions ne sont pas inépuisables. Le dernier chargeur vidé...

— Je rentre chez moi... Le lendemain après-midi, « ils » cernent la maison.

— Où étiez-vous ?

— A ce moment, je me rasais dans ma chambre. Ils ont cru que j'avais fui ; alors, bousculant les tables du café, ils ont poussé mon père contre le mur, le canon d'une mitrailleuse dans le dos. — « Où est votre fils ? Si vous ne répondez pas... » — Je suis persuadé qu'ils l'auraient abattu. Mettez-vous à ma place. J'en ai encore des cauchemars !

— Je comprends que vous ayez préféré vous rendre.

— Ce qui les intéressait davantage, c'était d'identifier les chefs de groupe. Ils m'ont entraîné vers la maison de François Moullec. — « Vous le connaissez ? » — J'ai riposté. Et vous, si l'on vous posait la même question, que répliqueriez-vous ?

— Voilà qui ne manquait pas de panache !

— Oui, mais il y a eu la suite... Au camp de Kervilly, puis à Saint-Charles (Quimper) où « officiait » une section de la Gestapo. Nous avons été si bien martyrisés pendant une semaine que je n'ai conservé de tout ceci qu'une impression de brumes traversées de douleurs atroces. En revanche, je me souviens parfaitement du 6 août. C'est ce jour-là que trois officiers nazis, formant un tribunal sommaire, m'ont condamné à mort. Mais la malchance, qui m'avait poursuivi jusqu'ici, s'est lassée de moi. Et d'une façon vraiment inespérée : les officiers ont déguerpi sans tambour ni trompette ! Démoralisés, nos « gardiens » sont entrés en pourparlers avec les résistants de Quimper. C'est ainsi que nous avons échappé « in extremis » au peloton d'exécution...

Un silence gênant s'instaure...

— La guerre (repré-ndi enfin) n'est jamais banale. Parmi quatre sauvetages à la mer, j'ai eu l'occasion, en 1942, de repêcher un Allemand. Tandis que je tentais de le ranimer chez moi, il est mort d'une embolie !

Roger MONTARON.



Après des tribulations sans nombre, Joseph Cabillic — condamné à mort par les Allemands — n'a dû son salut, au dernier instant, qu'à l'arrivée des Alliés.

— Au début de la nuit du 18 au 19 février, à l'heure convenue (21 heures), notre plan s'exécute comme prévu. Le moteur ne se fait pas prier. On vire pour passer sous le pont. Des Allemands sont appuyés au garde-fou ! Mais croyant probablement à une patrouille, il ne bronchent pas... Notre mécano donne les gaz. Bientôt, on double le musoir de la digue. Dans quelques minutes, nous serons au large. La liberté... Hélas !

- (1) Joseph CABILLIC, père de quatre enfants, s'est engagé (décembre 1939) à l'âge de 17 ans 1/2. Démobilisé en 1940, il est passé peu après à la Résistance.
- (2) « MAHALON » (traduction littérale) : mon cœur.